



La vie après Offenbach

Rescapé des belles années d'Offenbach, Breen Leboeuf (ci-contre), qui vient de perdre en Gerry Boulet son inspiration et son émule tout à la fois, reprend du service à son propre compte, cinq ans après le démantèlement du célèbre groupe rock. Nathalie Petrowski l'a rencontré, lors du lancement de son premier disque solo, dans un petit appartement de Notre-Dame-de-Grâce.
Page B-3

Le jugement sur la loi 107

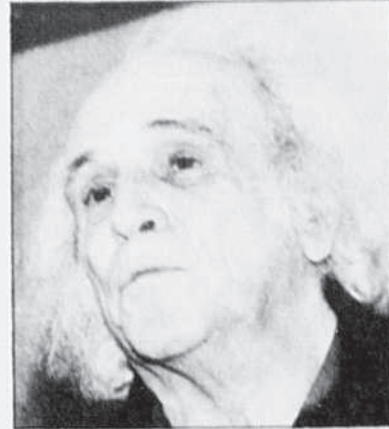
LE DEVOIR publie de larges extraits du jugement du juge Marc Beauregard sur la loi 107. Selon le magistrat, la Constitution canadienne protège les consciences et non les commissions scolaires. Mais la loi fondamentale du pays n'accorde ni à la majorité, ni à la minorité le droit constitutionnel d'avoir un système d'enseignement public et confessionnel.
Page B-8

Projet casse-cou à Radio-Canada

En relevant le défi d'animer une émission d'une heure d'information chaque semaine à compter du 3 octobre, le journaliste Jean-François Lépine veut renouer avec le milieu montréalais, après une absence de huit ans, et se faire le miroir et l'analyste de l'actualité nationale et internationale. Un projet un peu casse-cou, compte tenu de moyens financiers modestes, reconnaît-on hier à Radio-Canada.
Page B-5

Léo en rouge, Léo en noir

Vêtu hier d'une chemise rouge, mais affirmant préférer le noir pour ses récitals, Léo Ferré est de retour au Québec après quatre ans d'absence. En conférence de presse, il y est allé hier de petits couplets sur la télévision, les Américains, le mercantilisme, les Québécois et les Indiens. Il chantera, avec sa musique enregistrée, à Québec, Rouyn-Noranda et Montréal.
Page B-3



ANALYSE

L'astre Bouchard dans le ciel du PQ

Pierre O'Neill

LA POPULARITÉ de Lucien Bouchard menace-t-elle de déstabiliser le leadership de Jacques Parizeau et de diviser les forces souverainistes?

L'histoire politique enseigne en effet que les militants des partis, habitués par l'obsession du pouvoir, sont parfois tentés d'abandonner la proie pour l'ombre. Or, depuis qu'il a claqué la porte du Parti conservateur, le 26 mai, le député souverainiste du Lac Saint-Jean n'a cessé d'agrandir le cercle de ses supporters. La victoire d'un député du Bloc le 13 août dans Laurier-Sainte-Marie, aura évidemment été son exploit le plus retentissant. Une manifestation de force qui a séduit tous les nationalistes québécois.

Les péquistes semblent particulièrement vulnérables à la séduction des étoiles montantes. Quelques dates charnières peuvent aider à illustrer le phénomène. Le 30 juin 1985, René Lévesque démissionnait de la direction du Parti québécois. Le 29 septembre, Pierre Marc Johnson lui succédait et fixait au 2 décembre la tenue des élections générales qui ont permis le retour au pouvoir de Robert Bourassa.

Il est peut-être utile de rappeler que la démission de René Lévesque avait été précédée de sondages indiquant que le fondateur du PQ n'avait plus la confiance des Québécois, mais qu'avec Pierre Marc Johnson le PQ avait toutes les chances de se maintenir au pouvoir. Cette mauvaise lecture de la conjoncture politique fut pourtant le fer de lance du mouvement de contestation qui a si cruellement miné le leadership de René Lévesque.

Le même scénario s'est répété de 1987 à 1989. Pierre Marc Johnson a démissionné de la présidence du PQ le 10 novembre 1987. Jacques Parizeau lui a succédé le 17 mars 1988. Robert Bourassa a remporté les élections générales du 25 septembre 1989.

Encore là, les sondages avaient joué les mauvaises augures, annonçant que Pierre Marc Johnson était en disgrâce auprès de l'électorat et suggérant que seul Jacques Parizeau était en mesure de redonner le pouvoir au PQ. Survenue le 1er novembre, la mort de René Lévesque a donné le coup de grâce à Pierre Marc Johnson, soupçonné d'avoir tramé le départ de son ancien chef.

La conjoncture politique d'aujourd'hui n'est pas à tous égards ressemblante. Il faut en convenir. Dans les intentions de vote, le PQ détenait la semaine dernière sur le PLQ une avance de huit points selon CROP, et de sept points selon Léger & Léger. Sans compter que le taux d'insatisfaction à l'endroit du gouvernement Bourassa est singulièrement élevé et pourrait se traduire dans les prochains sondages par une nouvelle remontée du PQ. Pourquoi? Parce que le cheminement de l'électeur se découpe en trois séquences: l'attitude, le comportement et l'intention de vote. De l'état d'insatisfaction au choix final, il faut prévoir une période de transition de quelques semaines. Le transfert d'affection d'un parti à l'autre ne se fait jamais d'un trait.

Mais cette conjoncture politique, elle découle d'événements qui, comme l'échec du lac Meech et la crise autochtone, ont durement mis à

Voir page B-2 : Bouchard

Grande Baleine, grand branle-bas

Louis-Gilles Francoeur

LE COMPLEXE Grande Baleine (GB) constitue un banc d'essai, une sorte de répétition générale, par médias interposés, en vue de la bataille rangée que suscitera au cours des prochaines années le harnachement des rivières Nottaway, Broadback et Rupert (NBR), soit la fameuse deuxième Baie James.

Il est difficile, en effet, d'expliquer autrement l'apreté et l'énormité des moyens investis dans le débat sur Grande Baleine quand on songe que ce projet, situé aux confins des terres inuites et crient de la Baie d'Hudson, est sans contredit le plus modeste des méga-projets hydro-électriques d'Hydro-Québec en région

Sur le plan de l'impact environnemental, le projet Grande Baleine a une réputation surfaite. Sa réalisation ennoiera une surface 10 fois moins grande que le complexe La Grande, dans une région essentiellement rocailleuse.



PHOTO LOUIS-GILLES FRANCOEUR

Avec la création du futur réservoir de la centrale GB 1, la Grande Rivière de la Baleine sera coupée par une digue juste en haut de la grande chute qu'on trouve à environ 80 km de l'embouchure dans la Baie d'Hudson. Photo Louis-Gilles Francoeur

Le plus modeste des méga-projets d'Hydro, banc d'essai pour la bataille de la phase II

nordique malgré son coût, fixé pour l'instant autour de 6 milliards \$.

Les 3000 mégawatts (mgw), que doit en principe produire le complexe GB entre 1998 et l'an 2000, représentent moins du tiers de la production actuelle de son voisin, le complexe La Grande, et moins de 20 % de la production de LG vers l'an 2000.

En comparaison, le suréquipement du complexe La Grande, qui se traduit par la construction de la centrale LG 2A (1900 mgw) ainsi que la phase 2 de ce même complexe, soit la construction des centrales LG 1 (1300 mgw), Laforge I (820 mgw) et Brisay (380 mgw), se poursuit sans débat majeur chez les autochtones et les écologistes. Pourtant, Hydro-Québec en tirera 4400 mgw, soit 50 % de plus que la production totale du futur complexe GB, qui est devenu un enjeu politique d'importance.

Malgré sa taille relativement faible, le complexe Grande Baleine demeure néanmoins un « méga-projet »: il faudra, pour le réaliser, couper trois grandes rivières nordiques.

Ses trois centrales produiront ensemble à peu près le double du barrage de Beauharnois (1600 mgw), qui capte l'énergie résiduelle des eaux du Saint-Laurent.

L'opposition des écologistes et des autochtones au complexe vient en partie du fait que GB nécessitera la noyade de nouvelles terres dans un territoire jusque-là vierge, les terres de la Baie d'Hudson.

Mais, même sous ce rapport, le projet Grande Baleine a une réputation quelque peu surfaite.

Il a fallu noyer 9665 km de terres et de forêts productives pour réaliser le complexe La Grande. La partie ennoyée des réservoirs représente

77 % de leur surface totale. Pour réaliser le complexe GB, il suffira d'inonder 956 km carrés, soit 10 fois moins, dans une région essentiellement rocailleuse. Les surfaces ennoyées représenteront tout juste 22 % de la surface totale des futurs réservoirs (4387 km²) du complexe GB.

On comprend mieux pourquoi Grande Baleine pourrait bien s'avérer un test en vue du projet NBR quand on compare les deux événements complexes. Il faudra noyer, en effet, quatre fois plus d'excellentes forêts — ayant une importante valeur commerciale et faunique — pour réaliser le futur complexe

NBR, dont personne ne parle. NBR doit en principe fournir 8400 mgw dans la première décennie de l'an 2000, c'est-à-dire après-demain sur un horizon énergétique. Le projet foulera ses eaux et coupera les territoires de chasse non pas d'une mais de plusieurs communautés amérindiennes. Déjà dans ce milieu, on murmure à mots couverts que les tests juridiques, politiques et environnementaux qui se font autour de Grande Baleine servent à la mise au point de l'arsenal pour NBR. Certains préconisent même d'oublier Grande Baleine et « de mettre le projecteur maintenant » sur « le » moins.

Voir page B2 : Grande Baleine



Le bassin hydrographique de l'éventuel complexe Grande Baleine couvre un territoire d'un peu moins de 75 000 kms carrés, soit la partie en noir de notre carte. Source Hydro-Québec

Avant tout un débat sur deux visions économiques

Louis-Gilles Francoeur

S'OPPOSER au développement hydro-électrique du potentiel nordique, c'est d'abord s'opposer à une « vision du développement économique » du Québec qui repose sur le concept de « développement » de la construction des barrages, un concept controversé.

André Mercier n'est pas le porte-parole d'un groupe écologiste qui voudrait voir Hydro-Québec troquer sa politique de développement énergétique contre une politique d'économies d'énergie... Le vice-président d'Hydro-Québec à la planification est cependant d'accord avec les écologistes sur un point: l'enjeu principal du débat entourant la réalisation du

complexe Grande Baleine, « ce ne sont pas les enjeux environnementaux directement liés au projet mais une politique de développement économique, une vision du Québec ».

Mais, en un sens, cette approche économique est, elle aussi, une question d'environnement car toute évaluation environnementale doit d'abord statuer sur la justification, voire le caractère inévitable d'un projet eu égard à ses impacts. Si un projet passe cette étape, dite de la justification, alors seulement doit-on aborder ses mesures de mitigation.

Or c'est justement le terrain choisi par les écologistes pour confronter le projet. Ils ne disent plus que c'est un monstre, environnementalement parlant, sauf peut-être aux États-Unis où en raison de l'éloignement le ridicule blesse moins. Ils affirment

qu'une politique d'économies d'énergie musclée pourrait « sauver » entre 9000 et 12 000 mégawatts (mgw), soit l'équivalent de Grande Baleine et de NBR. Ils ajoutent que le Québec doit aussi investir les milliards disponibles chez Hydro-Québec dans les énergies alternatives, le solaire, l'éolien, avant que d'autres pays ne nous dament le pion définitivement dans ces domaines d'avenir.

Hydro-Québec dispose actuellement de 30 000 mégawatts (mgw), soit 25 000 produits par ses centrales et 5000 provenant de Churchill Falls.

Mais le Québec, précise André Mercier, peut encore développer 75 000 mgw avec de nouveaux barrages. Mais de nombre, seulement 20 000 mgw peuvent être « construits » à un coût inférieur à celui du nucléaire.

Voir page B-2 : Débat



André Mercier, vice-président d'Hydro-Québec à la planification du réseau

LE VOYAGE MAGNIFIQUE

EMILY CARR

de Jovette Marchessault

avec: LOUISETTE DUSSAULT, CATHERINE BÉGIN, LOUISE BOMBARDIER, MICHEL LAPERRIÈRE
mise en scène: REYNALD ROBINSON
assistance à la mise en scène et régie: HÉLÈNE GAUDIN
conception visuelle: AUGUSTIN RIOUX
conception sonore: ROBERT CAUX

du 21 septembre au 14 octobre

1297, rue Papineau
Montréal
(Métro Papineau)

RESERVATIONS: 523-1211

À L'AFFICHE

théâtre d'aujourd'hui

Breen Leboeuf

Il y a une vie après Offenbach

Nathalie Petrowski

LORSQU'UN SOIR de 1985, sous une tonne de cris, de mercis et d'applaudissements, les cinq membres du groupe Offenbach tirèrent leur révérence, il y en eut pour dire que c'était la fin d'un rêve.

Et pour au moins quatre des cinq membres, c'était effectivement cela : la fin d'une grande virée, la fin d'une amitié, pour ne pas dire d'une étroite interdépendance, la fin surtout d'une époque vécue à un train d'enfer sur les routes cahoteuses du rock'n roll coulé dans le béton et *made in Québec*.

Ce soir-là, Breen Leboeuf, le bassiste et chanteur à la voix rauque, se demanda s'il devait boire jusqu'à ce que mort s'ensuive ou commencer à espérer des lendemains qui chantent et surtout des lendemains où il pourrait chanter comme un seul homme sans avoir à souffrir de la comparaison avec son maître et émule, Gerry Boulet. La réponse tardant à se faire entendre, il prit ce soir-là une immense brosse dont il mit plusieurs jours à se remettre.

Cinq ans plus tard, après quelques délais et plusieurs détours, Breen Leboeuf vient enfin de réaliser le rêve qui le hantait ce soir-là. Il vient surtout de prouver aux autres et à lui-même qu'il y a une vie après Offenbach, une vie musicale s'entend.

De ville en aventure son premier microsillon solo lancé mardi à Montréal, en est la preuve la plus tangible.

« Ce disque-là me fait croire qu'il est possible de sortir de l'emprise d'Offenbach et de continuer l'aventure », déclarait-il cette semaine à la veille de son lancement dans un modeste appartement de Notre-Dame-de-Grâce.

Ce qu'il voulait dire c'est qu'exception faite de Gerry Boulet, les gars d'Offenbach — Johnny, John, Pat Martel et Bob Harrison — n'ont jamais réussi à remplacer le rôle d'Offenbach par un projet aussi efficace et aussi stimulant. Non pas qu'ils n'aient pas chacun, à tour de rôle, tenté de le faire avec divers projets. Mais tous décoururent à leur corps défendant que ce qu'ils avaient jadis formé était plus important que la somme de leurs parties. Tous sans exception se butèrent aux difficultés propres à quiconque recommence à zéro, sans la gloire et sans la gratification auxquels Offenbach les avait habitués.



PHOTO JACQUES GRENIER

Sortir de l'emprise du passé et repartir à neuf.

Il n'y a pas si longtemps, Breen Leboeuf était comme eux. Cent fois, il abandonna ses projets personnels pour partir en tournée avec Céline Dion ou avec Gerry, pour donner un coup de main à Bob ou à John. Cent fois, il remit à plus tard, ce qu'il aurait dû faire ce jour-là. À un point tel qu'un beau matin il se réveilla et se rendit compte qu'il avait déjà 41 ans, que de North Bay jusqu'à Montréal en passant par Toronto, il avait vécu 20 ans de sa vie d'adulte en groupe, sur la route et dans les bars et qu'il était peut-être temps qu'il change de disque et de chanson. C'est maintenant chose faite et Breen Leboeuf

avoue qu'il respire beaucoup mieux.

« Arrive un moment où l'as subitement envie de rattraper le temps perdu et de faire le bilan de tes influences et la somme de tes expériences. »

C'est ce que j'ai fait sans me limiter à un genre précis, sans craindre de me faire reprocher que mon disque était trop éclectique et donc pas assez rock ou pas assez blues.

Et même si le reproche lui sera adressé, car son disque est effectivement une sorte de carte de visite où il y a de tout pour tout le monde, où des accents de Don Henley côtoient des airs de Robbie Robertson,

l'important pour Breen Leboeuf, c'est d'avoir enfin accouché d'un produit qui lui appartienne complètement.

Né à North Bay d'une mère irlandaise et d'un père franco-ontarien, Leboeuf s'exprime dans un français métissé par l'anglais qu'il parle plus que couramment. Il a eu beau étudier en français, ce n'était pas la langue qu'il parlait dans la cour de récréation.

Il se souvient que les religieuses distribuaient chaque semaine aux élèves des épingles à nourrice serties de jetons en plastique. Dès qu'un élève en surprenait un autre en train de parler anglais, il lui réclamait un jeton. À la fin de la semaine, celui qui avait récolté le plus de jetons, c'est-à-dire, celui à qui la délation ne posait aucun problème de conscience, était récompensé. Quant aux malheureux qui avaient perdu tous leurs jetons, ils étaient punis. « C'était pas très sophistiqué comme système, mais ça marchait », concède Breen Leboeuf en riant.

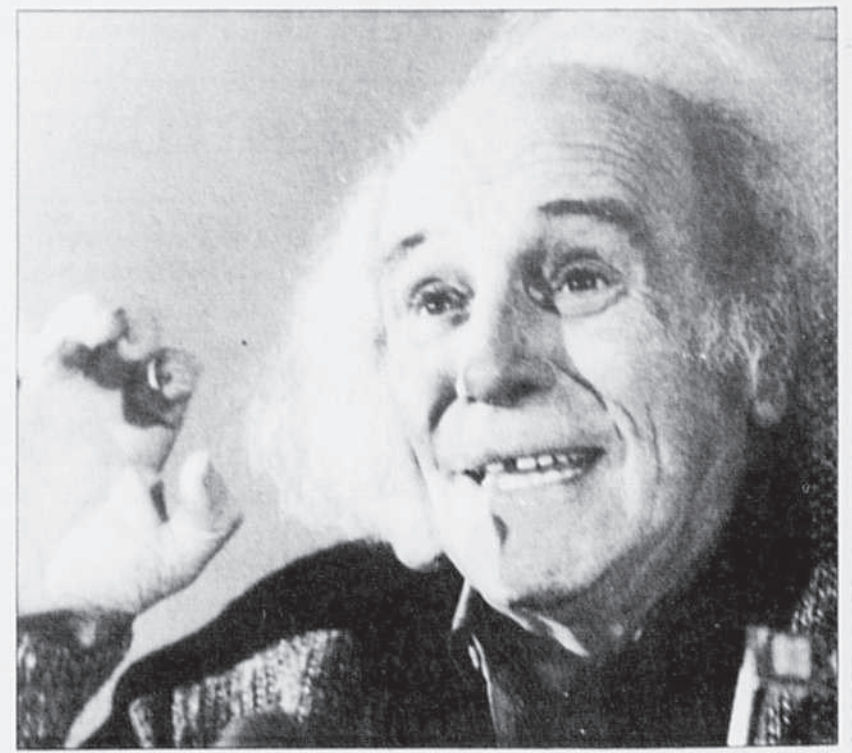
Cela ne le découragea pas de la culture française pour autant, ni ne l'empêcha d'assister aux spectacles de Félix Leclerc, Vigneault et Jean-Pierre Ferland, organisés par les Compagnons des Francs Loisirs à North Bay. Reste que ses influences musicales sont plus noires que pure laine québécoises, et qu'avant Leclerc, il écoutait Sam Cook et chantait du Ray Charles.

Curieusement, les influences musicales de Breen Leboeuf n'étaient pas très différentes de celles de Gerry Boulet, et cela en dépit du fait qu'ils étaient séparés par des kilomètres de distance. Le chanteur demeure convaincu que la similarité entre leurs voix vient précisément du fait qu'il ont écouté les mêmes disques au début des années 60.

Aujourd'hui, Breen Leboeuf tient pourtant à se démarquer de son compagnon. « J'ai beaucoup appris de Gerry. Il a été un modèle, une inspiration, en même temps quand il était là, il prenait toute la place. »

Il dit cela sans amertume, comme un état de fait. Gerry n'est plus, c'est vrai et Breen Leboeuf n'entend pas le remplacer. « Je veux juste continuer l'aventure, dit-il sans me prendre pour un autre, sans me prendre au sérieux non plus. »

Breen Leboeuf se croise les doigts. Il sait maintenant qu'il y a une vie après Offenbach. Reste juste à savoir ce qu'elle lui réserve...



Léo Ferré

Léo chantera en chemise noire

PC et LE DEVOIR

LÉO FERRÉ, le Vieux Lion, un des monstres sacrés de la chanson française du dernier quart de siècle, est de retour à Montréal pour une série de récitals québécois, en chemise noire, qui le conduiront aussi à Québec et à Rouyn-Noranda.

Seul en scène, Ferré s'installera au piano, quand il ne sera pas au micro. Il se rend dans la Vieille Capitale demain, première de ses trois étapes québécoises. En 1986, lors de son dernier passage, l'Orchestre métropolitain l'avait accompagné pour une partie du programme.

Son dernier disque porte la mention « Compilation », ce qui, bien sûr, est scandaleux. « Ah ! ce mot grossier ! Est-ce que vous compilez, vous ? » lance-t-il aux reporters et photographes.

Ferré, comme à son habitude, vocifère contre beaucoup de choses comme la télévision, le mercantilisme des vendeurs de disques, ou encore les Américains.

Au sujet de la musique US par exemple, Ferré est impitoyable : « Mais quelle musique américaine ? S'il n'y avait pas eu les esclaves pris de force en Afrique ? Gershwin, lui, aurait sûrement fait autre chose, sinon il aurait dû aller piquer en Europe. »

Un petit couplet gentil, cependant, pour les Québécois : « Je ne vous considère pas comme des Américains. » Un grand compliment, dans sa bouche.

Sur la télévision : « Si je vais chez Trucker (un populaire animateur de TV français, NDLR), c'est pour

qu'on sache que le disque est en vente. Eh oui, il faut passer par là : devenir un crachat de la télévision. » Ce qu'il admet avoir été...

Si on lui parle des Indiens du Canada, le sympathique vieux cabot affirme que les Européens « les ont tués, je le sais, je m'en souviens. Les Indiens ? Tac-tac-tac ! Voilà ce qui leur est arrivé, et ça a donné des films avec les grands chapeaux. Moi, je suis content de savoir que les Indiens se révoltent. Vivent les Indiens ! »

Ses trois enfants, qui ont entre 12 et 20 ans, adorent l'acteur américain Tom Cruise. « Ils savent que je n'ai pas de pouvoir sur eux, puisque je ne peux pas supporter le pouvoir. Alors ce sont eux qui l'ont pris. »

« Je m'entends pas mal avec eux. Ce qui m'embête, ce sont leurs copains. Par exemple si mes filles sortent avec des connes, elles deviennent connes à leur tour. On n'y peut rien, avec les enfants il faut avoir le sens du tragique. »

Ferré rapporte une boutade qu'il tient d'un maître d'hôtel : « Léo, si un jour je ressors du ventre de ma mère, je regarde par terre. S'il n'y a pas de moquette, je rentre à l'intérieur. Il y a des gens qui se font servir, il y en a d'autres qui servent. Que voulez-vous, c'est comme ça. »

Donnera-t-il ses récitals en chemise rouge, comme celle de sa conférence de presse d'hier ? « Non, je serai en noir. Le rouge, ça prend parfois des proportions bizarres, terribles même... Bon alors, au revoir à tous, et bonne indienne. »

Mort d'Alberto Moravia, un Italien dans le siècle

d'après AFP

ROME — L'Italie vient de perdre l'un de ses derniers grands écrivains du siècle : Alberto Moravia, romancier prolifique, personnage de la vie mondaine romaine, homme d'une grande culture, héritier de la liberté sexuelle et homme politique d'occasion, est mort hier à Rome à l'âge de 83 ans, des suites d'un malaise cardiaque.

Après Cesare Pavese, Italo Calvino, Dino Buzzati, Elsa Morante et Leonardo Sciascia, disparaît l'un des grands écrivains italiens contemporains, qui avait donné à la littérature de la péninsule une aura dépassant les frontières de l'Europe. L'un des écrivains italiens les plus connus de par le monde, une oeuvre importante — romans, pamphlets et essais — une production traduite en 35 langues dont le chinois.

« Ma vie, comme, je crois, la vie de tous, est un chaos et l'unique ligne continue est celle de l'oeuvre littéraire », soulignait Moravia dans l'une de ses dernières interviews accordées à l'hebdomadaire *Espresso* à l'occasion de la prochaine sortie d'une biographie-interview autour de la vie passionnée de l'écrivain italien. Un auteur exigeant, opiniâtre, confronté à la difficulté d'écrire et au mal de vivre.

Une biographie qui s'inscrit parfaitement dans l'histoire et les drames de l'Italie du 20^e siècle. Moravia se veut un témoin de son temps et de son histoire. Sa vie et son oeuvre se mêlent à tel point que l'on ne sait plus laquelle est le reflet de l'autre. « J'aime me raconter des histoires. Le roman d'aujourd'hui n'est plus le rapport de l'homme à la société, mais de l'homme à lui-même », disait-il.

Né à Rome en 1907 dans une famille bourgeoise, Moravia a connu une adolescence marquée par la maladie et de fréquents passages au sanatorium d'où lui viendra la vocation d'écrire. Il rédige son premier roman à 20 ans *Les Indifférents*, une oeuvre qui invente une nouvelle écriture, réaliste, incisive, rompant avec la rhétorique ambiante du fascisme, décrivant une bourgeoisie en déliquescence.

D'origine juive, Alberto Pincherle devra changer de nom en 1938 après les lois fascistes antisémites promulguées par Mussolini, pour devenir Alberto Moravia. Il découvre la guerre, thème sous-jacent de *La Ciociara*, drame d'une femme et de sa fille violées par des soldats marocains venus libérer l'Italie.

L'après-guerre le consacre tout à la fois comme romancier psychanalytique et métaphysique, essayiste fécond, journaliste-voyageur d'une grande curiosité, critique cinématographique et personnalité de la vie mondaine, avec une obsession avouée pour le sexe.

Moravia analysera et traitera les thèmes et les problèmes d'une société en pleine mutation. L'émergence de la société de consommation avec *L'ennui*, l'érotisme avec *Moi et Lui*, étonnant dialogue presque né-



Alberto Pincherle, dit Moravia.

vrotique entre un homme et son sexe, ou encore la tentation du terrorisme lors des années de plomb avec *La vie intérieure*.

Avec *Le voyage à Rome*, son dernier grand roman, Moravia fait un retour sur l'adolescence, un thème qui l'avait déjà inspiré au début de sa carrière. Début octobre doit paraître sa dernière oeuvre *La vie d'Alberto Moravia*, à la fois interview et biographie, en collaboration avec l'écrivain Alain Elkann. Il confesse les vicissitudes terribles qui modelèrent sa vie : « Je suis tombé malade quand j'étais enfant. J'ai vécu seul. La solitude est entrée si profondément dans mon âme qu'aujourd'hui encore je sens un détachement profond des autres. »

Dans sa vie comme dans son oeuvre, Alberto Moravia a toujours été entouré de femmes. Il avait d'abord épousé la romancière Elsa Morante, auteur de *La Storia*, décédée il y a quelques années. Après l'avoir abandonnée, il eut pour compagne une autre écrivaine, Dacia Maraini. Et en 1986 il épousait la romancière espagnole Carmen Llera. Que ce soit à Rome dans les soirées, les cocktails ou les expositions, ou en vacances, les femmes étaient toujours dans son sillage, belles et pulpeuses.

Très engagé sur les problèmes sociaux, Alberto Moravia a flirté avec le Parti communiste italien, sans toutefois y adhérer. Élu pour une législature au Parlement européen comme candidat « indépendant » sur les listes du PCI, il avait présenté cette candidature comme une contribution à « la lutte contre l'arme nucléaire », qui l'obsédait. Parmi les nombreux hommages et décorations qui lui ont été décernés, il avait été fait commandeur de la Légion d'honneur en 1984.

Les Romains étaient habitués à voir cette silhouette d'un homme un peu voûté, à la démarche claudicante, avec la face austère d'un moine d'abbaye moyenâgeuse, et le regard malicieux sous des sourcils broussaillés. Ils pouvaient ainsi donner un visage au mythe incarnant un demi-siècle de littérature. L'homme avait un seul credo : la lit-

térature dans laquelle il voyait « Dieu, le Diable, le futur, le passé, le présent, tout... »

Moravia était un « homme de paroles », qui, tant dans ses livres que ses interviews, a usé de l'aphorisme ou de la formule pour épingler son époque :

Famille : « La famille est toujours la même. Elle ne peut pas changer. C'est une forteresse d'égoïsme primitif. Les parents sont les généraux et les enfants, les soldats. »

Amour : « Ou il y a de l'amour, ou il n'y en a pas, à vingt ans comme à cent. » (phrase dite à l'occasion de son remariage à 78 ans).

Sexe : « Ma modeste clef, pour ouvrir la porte du réel, c'est le sexe. »

Écriture : « On peut bien dire que je suis un écrivain monotone : je répète en effet les mêmes thèmes comme certains oiseaux répètent le même piaaillement, mais d'année en année,

ma façon de voir ces thèmes change. Je n'aime pas mes livres. Je ne les relis jamais. Je n'en ai pas la force. L'écriture est un exorcisme, une annulation de la vie au fur et à mesure qu'elle est vécue. Mais c'est un suicide créatif : on meurt à soi-même pour écrire. »

Politique : « J'ai la hantise de la bombe atomique, c'est pour cela que je me présente aux élections européennes. La politique m'ennuie. L'artiste recherche l'absolu alors que la politique vit dans le relatif, le contingent. »

Ennui : « Je m'ennuie beaucoup, c'est le grand ressort de ma vie. »

Mort : « La vieillesse est une maladie et je ne l'ai pas encore attrapée. Ce qui en définitive rend ma mort possible à n'importe quel moment, dans dix ans, dans cinq ans, demain peut-être, comme une rupture absolue qui ne suit pas l'ordre du temps. »

Musique: Piotr Tchaikovsky
Chorégraphie: John Cranko

NÉGUINE

LE BALLET NATIONAL DU CANADA

Amours à la russe!

Distribution: Jeudi 11 octobre, Vendredi 12 octobre, Samedi 13 octobre
Tatiana: Karen Kan, Yskout Lerdvay, Gisella Witkovsky
Onéguine: Alexander Sombart, Raymond Smith, Serge Laviole

11, 12, 13 OCTOBRE 1990 À 20 H
AVEC L'ORCHESTRE DU BALLET NATIONAL DU CANADA
188/398/478/598 ÉTUDIANTS 3^e AGE: 398

EN VENTE CHEZ ADMISSION (514) 522-1245

Salle Wilfrid-Pelletier Place des Arts
Réservations téléphoniques: 514 842 2112. Frais de service.
Redevance de 1 \$ sur tout billet de plus de 10 \$.

4 AUTEURS D'ICI FONT L'ÉVÈNEMENT...

MICHEL GARNEAU
ESPACE GO:
"FAMILIE NE SERA PLUS JAMAIS CUEILLIE PAR L'ANÉMONE"
Du 11 septembre au 13 octobre

JOVETTE MARCHESSAULT
THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI:
"LE VOYAGE MAGNIQUE DE DÉMILY CARP"
Du 21 septembre au 14 octobre

...THÉÂTRAL!

MICHEL TREMBLAY
COMPAGNIE JEAN DUCEPPE:
"LA MAISON SUSPENDUE"
Du 12 septembre au 28 octobre

RENE-DANIEL DUBOIS
THÉÂTRE DE QUAT'SOUS:
"ET LAURA NE RÉPONDAIT RIEN"
Du 17 septembre au 13 octobre

LE DEVOIR